

## Chronique d'une voyageuse ... française et philhellène

La Grèce fête le Bicentenaire de la Révolution de 1821. Comme annoncé dans le programme, ce voyage passionnant a tenu ses promesses et j'ai trouvé bien des réponses à mes interrogations mais aussi des pistes de réflexion sans fin.

En parcourant les diverses expositions, j'ai souvent été confrontée à la dure réalité de cette guerre d'indépendance. Des armes, des médailles, des gravures, des tableaux, des statues ... Que d'hommes ! Que de héros !

Et les femmes ? Face aux portraits collectifs des femmes de Souli ou de Missolonghi, j'avais en permanence à l'esprit ces milliers de civils massacrés durant le soulèvement. *Les Turcs ont passé là. Tout est ruine et deuil*. J'ai pris alors conscience que ma vision du conflit était largement influencée par Hugo et Delacroix. Il y a deux cents ans *L'enfant* et *Les massacres de Scio* cherchaient à mobiliser l'opinion européenne pour soutenir les Grecs contre les Ottomans.

En 1822, à Chios, 25 000 morts, 45 000 femmes et enfants vendus comme esclaves par les Ottomans. En 1821, à la fin du siège de Tripolizza, capitale ottomane du Péloponnèse, « Du vendredi au dimanche, les soldats grecs massacrèrent femmes, enfants et hommes. Au total, 32 000 personnes furent tuées à Tripolizza et dans ses environs », écrit le héros Kolokotronis dans ses Mémoires. Je le découvre seulement à présent ...

Et les femmes ? Sont-elles seulement ces figures romantiques du sacrifice ? Seulement épouses, mères, captives, victimes ? Peut-on se faire une idée de la place réelle des femmes dans le combat ? en ville et à la campagne ? Je n'ai cessé de me poser ces questions au cours de ce parcours très complet, mais jalonné de récits de boucheries successives, où les civils se sont fait massacrer de part et d'autre. Or longtemps les historiens ont ignoré ces milliers de femmes anonymes qui ont vu leur destin bouleversé.

Bien sûr la recherche contemporaine s'est emparé du sujet, et au retour je me suis mise à lire, en particulier un ouvrage trouvé à la dernière minute à la librairie de l'aéroport : Femmes et Révolution, 1821 de Vasiliki Lazou. Plus je lisais, plus la question m'intéressait, et plus je pensais m'être imprudemment engagée à rédiger cette chronique ... que je vais donc centrer sur quatre portraits de femmes rencontrés lors du voyage.

### **Au temps d'Ali Pacha (1750-1822), gouverneur albanais de Ioannina, pour l'Empire ottoman**

Ioannina, ville prospère, entretenait des activités commerciales intenses avec les centres importants de l'Europe. A Venise par exemple, des commerçants de Ioannina avaient établi des maisons de commerce et de banque, ainsi que des imprimeries grecques. Ils conservaient des liens étroits avec leur patrie d'origine et financèrent la construction de nombreuses écoles aux XVIIe et XVIIIe siècles, très importantes dans le développement des Lumières grecques.



En 1789, Ioannina devint le siège de la région contrôlée par Ali Pacha et connut son apogée. Voyageurs, commerçants et diplomates européens fréquentaient sa cour dont le grec était la langue officielle. Car nombreux étaient les grecs dans l'entourage d'Ali : son médecin, son homme de confiance, ainsi que tous ceux qui géraient les biens et les finances de son État. Sa garde et son école militaire avaient formé certains des guerriers les plus importants de la Révolution de 1821.



(1773-1801)

### **Kyrá Phrosýni**

Kyrá Phrosýni était l'épouse d'un riche notable parti en voyage à Venise, et la nièce du métropolite de Ioannina. Célèbre pour sa beauté, elle tenait, semble-t-il, un salon fréquenté par l'élite de la ville. Sur ordre d'Ali Pacha, qui l'accusait d'adultère, elle fut exécutée par noyade dans le lac Pamvotida, avec seize autres femmes de Ioannina, dans la nuit du 11 janvier 1801. Mère de deux jeunes enfants, elle avait vingt-huit ans.

### **Pourquoi cette fin atroce ?**

Kyrá Phrosýni aurait eu une liaison avec le fils aîné d'Ali Pacha, Mokhtar, alors âgé de trente-deux ans. Jalousie d'Ali Pacha ? Crainte politique de l'influence d'une grecque sur son fils ou de la fuite d'informations ?

La femme de Mokhtar était la fille du Pacha de Vératei, grâce auquel Ali Pacha contrôlait une partie importante de l'Albanie. Sa sœur était mariée au deuxième fils d'Ali Pacha, peu fidèle lui aussi. Ali Pacha a-t-il voulu satisfaire ses belles-filles et éviter une crise avec leur père ?

Le comportement libre de Kyrá Phrosýni révélait une évolution de la place des femmes dans la société prospère de Ioannina sous l'influence de l'Europe des Lumières. Sous la pression de son entourage Ali Pacha a-t-il voulu ramener la communauté locale à son conservatisme ?

Pourquoi alors Ali Pacha fit-il exécuter seize autres femmes ? Vraisemblablement pour éviter la colère de Mokhtar si Kyrá Phrosýni avait été la seule condamnée. Sa garde arrêta donc dans divers quartiers de la ville des chrétiennes ou des musulmanes, réputées de *mœurs libres* ... Seules deux appartenaient à des familles aisées. Elles attendirent en vain que quelqu'un n'intercède. Personne ne vint. Peur du tyran ou approbation du châtimeur ?

Les relations hors mariage et l'adultère étaient absolument interdites par la loi musulmane. On plaçait normalement la condamnée dans un sac avant de la jeter dans l'eau. Les communautés chrétiennes appliquaient le même châtimeur : dans la région du Souli, on jetait le sac dans l'Achéron. Des voyageurs furent aussi témoins de lapidations à Ioannina, Mykonos, Athènes.

Par le contrôle des femmes et de leur corps, les sociétés patriarcales protégeaient et protègent encore la transmission du *genos*, de la famille et du clan. Cela dépasse le simple cadre de la religion. De nos jours encore de nombreuses femmes meurent pour des questions d'honneur, tuées par les hommes de la famille, parfois sous le regard de leur communauté rassemblée.

Songez à la scène terrible de *Zorba le Grec* où la veuve cernée par les villageois meure poignardée ...

*Nous prenons une courtisane pour nos plaisirs,  
une concubine pour recevoir d'elle les soins journaliers qu'exige notre santé, nous prenons une épouse  
pour avoir des enfants légitimes et une fidèle gardienne de tout ce que contient notre maison.*

Démosthène, Contre Néaira, 122, IVe a.c.



*Kyra Vassiliki and Ali Pasha*  
Paul Emil Jacobs, 1842

### **Kyra Vassiliki (1789–1834)**

L'adultère Mokhtar, fils du Pacha, ne fut pas inquieté et continua *sa quête d'aventures érotiques* selon le voyageur C.Cockerell. Que signifie d'ailleurs adultère lorsque l'on dispose d'un harem comme celui d'Ali Pacha ? Dans ses trois harems, un par ville importante de son gouvernorat, vivaient 200 à 600 femmes.

Kyra Vassiliki était la fille d'un notable d'une petite ville d'Épire, et la sœur de Kitsos, un jeune homme qui devint chef des Épirotes lors du siège de Missolonghi. Elle entra au sérail en 1801, à douze ans, l'année de l'exécution des dix-sept femmes aux *mœurs libres*. Elle y reçut vraisemblablement une éducation soignée et put pratiquer librement sa religion chrétienne. Fasciné par son intelligence et sa beauté, Ali l'épousa en 1808, elle avait dix-neuf ans et lui cinquante-et-un.

Elle l'accompagna dans tous ses déplacements et fut la seule femme qui passa tant d'années auprès de lui. Lorsqu'il fut assassiné par les sicaires du sultan en 1822, sur l'île de Pamvotida, deux grecs se trouvaient à ses côtés : son épouse, Vassiliki, et Vagias, son fidèle homme de confiance, à qui le pacha avait demandé de la tuer. Il connaissait trop bien le sort qui lui serait réservé ... Sa propre mère, devenue veuve, avait pris la tête de son clan. Lorsqu'ils furent chassés de leur possessions de Tepelena, elle fut capturée et violée par des ennemis du voisinage.

Vagias ne tua pas Vassiliki. Veuve à trente-trois ans, elle fut arrêtée et transférée à Constantinople, puis libérée au bout de sept ans en 1829. Elle revint en Thessalie et resta d'abord quelques temps près de Trikala dans une propriété -τσιφλίκι - qu'Ali Pacha lui avait donnée et qui dès lors porta son nom [Βασιλική Τρικάλων](#). La Thessalie, encore ottomane, ne fut rattachée à la Grèce qu'en 1881. Et le τσιφλίκι de Vassiliki était devenu celui de la mère du Sultan, la Sultane Validé. Afin d'*expier* son mariage avec un non-chrétien, Vassiliki y avait fait construire cinq églises, dont une dédiée à Saint-Nicolas. On raconte qu'Ali Pacha envoya un maître d'œuvre réputé pour la construire et creuser un fossé dans le village qui délimitait la zone d'asile pour les chrétiens qui étaient persécutés par les Turcs.

Dans les dernières années de sa vie, elle vécut dans le village de Katochi en Étolie, région rattachée à la Grèce en 1830. Le premier gouverneur de la Grèce indépendante, Kapodistrias, lui avait concédé quelques terres et une tour médiévale qui porte aujourd'hui encore son nom. Elle mourut de dysenterie en 1834 à l'âge de quarante-cinq ans. Les différentes traditions soulignent son extrême beauté, sa dignité d'épouse, sa bonté et sa piété, qualités qui lui permirent sans doute parfois d'infléchir la cruauté du pacha, en particulier envers les Grecs.

Lorsque j'ai découvert cette toile de Jacobs, j'ai été surprise par son atmosphère d'intimité tendre. Bien sûr le peintre a donné toutes les clés pour que la scène soit immédiatement comprise : une fenêtre orientale ouverte sur une cour intérieure, de lourdes tentures dévoilant un lit dans l'ombre, un couple confortablement installé sur un sofa ... lui, assis en tailleur sur une peau de fauve, porte les attributs caractéristiques du pacha, elle, enveloppée dans une riche étoffe, dévoile son pied et son épaule nue. Voici le spectateur introduit au harem, un des thèmes favoris de l'orientalisme ... lieu si éloigné des mœurs et de la culture européennes de l'époque qu'il fascine et révulse en même temps.

Mais ici point d'odalisques lascivement alanguies, offertes, dans les vapeurs du bain, que l'on trouve chez Gérôme ou Ingres, ni de concubines sacrifiées sur le lit même de Sardanapale, chez Delacroix. On retrouve d'ailleurs dans Les Massacres de Scio le même usage ambigu de la nudité féminine, dans une sorte d'esthétique de l'horreur.

Non, le peintre les a placés sur un pied d'égalité, proches l'un de l'autre, sans pourtant gommer ni la différence d'âge ni le rapport de domination, mais par le jeu de la lumière et des regards, il fait sentir qu'elle le fascine et le convainc. Cette représentation semble fidèle au portrait transmis par la tradition et conforme à l'idée que l'on se faisait du rôle d'une femme face au pouvoir : il fallait qu'elle use de sa séduction.

L'héroïne Mando n'écrivit-elle pas aux Parisiennes : *Pourquoi, dans les épanchements de l'amour et de l'amitié, [les femmes] ne leur font-elles point entendre cette voix tout ensemble suppliante et impérative, à laquelle nul homme ne peut résister ?* Avant sa mort, Skoufas, un des trois fondateurs de la *Philiki Etaireia* suggéra de prendre contact systématiquement avec les femmes proches des sphères du pouvoir qui pouvaient être utiles à la cause de la Révolution. Il mentionna spécifiquement Vassiliki mais l'état actuel de la recherche ne permet pas de savoir si cela se produisit.

Nul homme, on le sait, n'a pu être témoin d'une telle scène, tout aussi fantasmée, si ce n'est les eunuques car le mot *harem*, de l'arabe حرم *haram*, signifie « qui est interdit aux hommes ». Les femmes du harem d'Ali Pacha étaient des esclaves non musulmanes achetées à Constantinople, ou des Grecques dont la beauté avait attiré l'attention d'Ali Pacha, ou de ses fils, ou de ses hommes de main. Le pacha évitait d'enlever celles qui appartenaient aux classes favorisées. Par contre ses hommes parcouraient la campagne pour repérer les plus belles, dès le plus jeune âge. S'ils rencontraient quelque résistance, ils tuaient la famille et rasaient le village.



La tradition raconte qu'à l'âge de douze ans, Vassiliki demanda une audience avec Ali Pacha pour intercéder pour la vie de son père. Ali Pacha accorda le pardon et garda Vassiliki. On peut trouver la version touchante mais assez improbable. Qu'une fille puisse sortir seule pour demander une audience au pacha, c'est impossible, elle fut forcément accompagnée. Qu'elle soit l'objet d'une négociation, pourquoi pas ? On peut imaginer que la famille ou le pacha aient pu l'envisager. De toute façon le pacha était tout puissant. Une autre version dit qu'au cours du pillage de son village, elle supplia Ali Pacha et sut le convaincre d'arrêter. C'est plus proche sans doute de la vérité. Ce qui est sûr, c'est qu'elle se retrouva enfermée au harem, soumise aux désirs d'Ali Pacha et liée à son destin pour vingt et un ans.

On peut s'étonner de l'âge, mais douze ans était l'âge à partir de laquelle une fille pouvait être mariée. Son avis ne comptait pas. C'était une affaire qui se réglait entre familles, plus exactement entre pères, parfois dès la naissance. La différence d'âge entre les époux et le mariage précoce étaient la règle, à la ville comme à la campagne, parfois même dans les milieux éclairés. Psalidas, directeur de l'École Kaplanio et figure des Lumières grecques, fiança sa fille à l'âge de neuf ans au médecin-chef d'Ali Pacha. A Ioannina les filles dès avant la puberté restaient dans le gynécée où elles se préparaient à leur futur rôle de maîtresse de maison et apprenaient à lire avec leur mère dans des livres pieux. Même dans les milieux aisés, elles restaient à l'écart et ne sortaient que très rarement, pour aller à l'église ou au bain. Elles profitaient des récits de voyage des membres masculins de la famille, et parfois de leur enseignement, quand la gestion domestique leur en laissait le temps. Il s'agissait de préparer le trousseau et de contribuer par leur travail à l'enrichissement de la maison. Leurs frères ne pouvaient se marier tant qu'elles n'étaient pas établies, et donc munies d'une dot suffisante pour être un parti intéressant.

Le seul portrait existant de Kyrá Phrosýni (cf supra) la montre parée de ses atours traditionnels, peut-être celui de ses noces. Brodé d'or, souvent rehaussé de pièces de monnaie, le costume étalait au grand jour la richesse de la famille. On est loin de la *mondaine* -sic ... le terme est employé sur Wikipédia pour la qualifier, les poncifs ont la vie dure- dont l'enterrement fut suivi d'une foule innombrable. Quant à son oncle, le métropolitite, qui lui avait conseillé dans une lettre d'abandonner les mauvaises lectures des auteurs païens et de revenir aux vies édifiantes des saints, il dirigea l'office et transforma la défunte en martyre chrétienne du despote musulman.

Les rumeurs ont couru, sont devenues récits, l'imaginaire a fait le reste et les deux *kyries* ont été promues par la tradition populaire au rang d'héroïnes, membres supposées de la *Filiki Etaireia*, au service de la patrie et de la foi orthodoxe ...



*Portrait de Kyra Vassiliki*  
H. Helley, 1850

L'Épire fut seulement rattachée en 1912 à la Grèce. Lors de mon premier voyage scolaire Athéna, en 1972, j'avais seize ans, et à Metsovo, nous discutons avec un groupe de jeunes gens sur la place du village où notre groupe de lycéennes avait fait son effet. Pas de filles à l'horizon ... Imaginez notre sidération lorsque l'un d'entre eux nous expliqua avec un naturel confondant qu'il avait rompu ses fiançailles parce que le père de la future avait refusé de rajouter une vache à la dot !

— *Eh ! Socrate, comment aurais-je pu la recevoir tout instruite ? Elle n'avait pas quinze ans quand elle entra chez moi ; elle avait vécu tout ce temps soumise à une extrême surveillance, afin qu'elle ne vît, n'entendît et ne demandât presque rien.*  
Xénophon, L'Economique, VII, 5, Ve a.c.

## Au temps de la guerre d'indépendance (1821-1833)

La majeure partie des femmes grecques vivaient prises dans un réseau de règles, préceptes, interdits, soupçons, et dans la crainte qui en résultait. Comment, dans un tel contexte, ont pu apparaître dès le début de l'insurrection deux figures héroïques, l'une à Spetses, l'autre à Mykonos ?

Les îles de la mer Égée, particulièrement les Cyclades, se trouvaient sur les routes commerciales entre les ports de Russie, Constantinople et les grands ports européens. Les commerçants et les propriétaires de bateau grecs contrôlaient environ les trois-quarts du commerce avec l'Orient, implantant des agences gérées par des membres de leur famille aux endroits-clés. Au début du XIXe siècle, des centaines de bateaux, petits ou grands, sillonnaient la Méditerranée, emportant des produits de base lucratifs, comme le blé et les tissus de coton, et rapportant des objets manufacturés (verreries, porcelaines, articles de luxe). Hydra, Spetses, Psara devinrent d'importants centres maritimes, Chios et Smyrne des lieux essentiels du transit des marchandises.

L'augmentation de la population, le peu de terres disponibles et le faible rapport de la pêche poussèrent les travailleurs sans avenir à s'engager dans la marine. L'absence de la plupart des hommes, partis sur les mers, et la présence plus faible des Ottomans, en raison d'une relative autonomie des îles, rendirent les femmes plus libres et particulièrement actives. Les voyageurs de passage achetaient leurs ouvrages pour les femmes de leur entourage : dentelles, foulards brodés, bas de soie ... que les îliennes vendaient elles-mêmes sur le pas de leurs maisons ou sur le port. C'était l'occasion de bavarder et d'apprendre quelques rudiments de langues étrangères.



*La kapetanissa de 1821 Lascarina Bouboulina*  
Lithographie d'Adam Friedel, Londres, 1824

### Lascarina Bouboulina

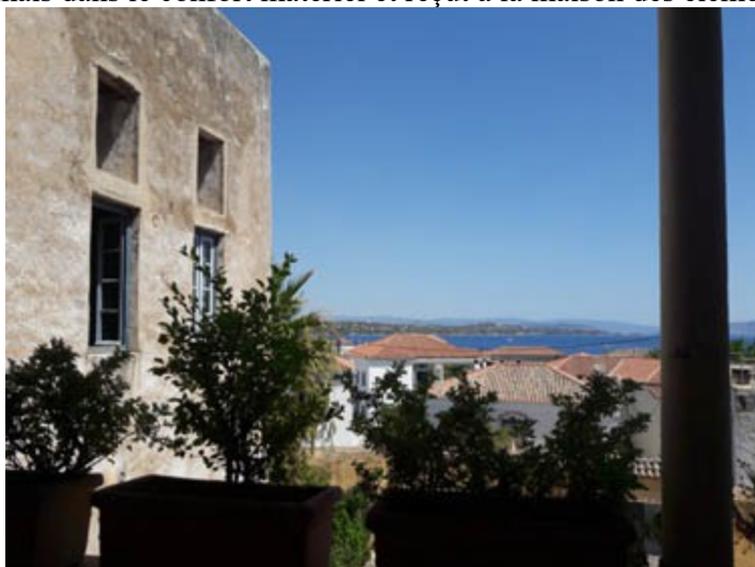
1771-1825

La visite de l'*archontiko* familial révèle d'abord son opulence : énorme coffre-fort, riches armes, mobilier cossu, objets précieux, pour la plupart venus d'Europe, ainsi que son foulard traditionnel brodé d'or et d'argent. Son organisation montre aussi le statut de sa propriétaire : pas d'étage réservé aux femmes, comme dans la demeure de Mexis, armateur à la fortune colossale et chef des notables de l'île, qui joua un rôle déterminant dans le soulèvement de l'île, et garda une amitié indéfectible pour le gouverneur Capodistrias. Par contre dès la première salle, on se trouve là où la Bouboulina tenait ses conseils de guerre, notamment avec ses fils.

J'ai longtemps regardé son pistolet puis l'épée offerte par le tsar Alexandre 1er. Dès que j'observe un objet ancien dans un musée, je ne peux m'empêcher de penser aux différentes mains qui l'ont touché-fabriqué, manipulé, conservé, exposé- ... A qui ces armes ont-elles donné la mort ? La Bouboulina a-t-elle réellement participé au combat ? De quelle façon ? Sur le tableau de Peter Hess, elle ordonne, impassible, le bombardement de Nauplie. Une gravure naïve la montre à cheval, comme un *klefte* ou un *armatole*, le yatagan à la main, semblables à ceux des chefs de guerre du Musée Historique National. Et je songe aux trophées réalisés après les victoires avec les têtes coupées des ennemis. Une femme, à cheval, dans la bataille ? Comment est-ce possible ? Est-ce réaliste ? En tout cas on ne nomme pas l'héroïne par son prénom, elle n'est pas Kyra Lascarina. Elle n'est pas non plus Kyra Boubouli, veuve portant le nom de son époux. Non elle porte un nom qu'elle s'est fait, elle est devenue la Bouboulina, un homme au féminin, un homme reconnu par ses pairs que l'on désigne par une fonction de commandement, la *kapetanissa*, la capitaine.

Comment expliquer un tel phénomène, au retentissement extraordinaire dès 1821 dans les milieux philhelléniques ? A Paris on porta la Robeline, étrange néologisme pour une robe façon Boubouline, et les voyageurs connaissaient déjà son portrait et son activité avant de la rencontrer. Ils furent parfois décontenancés par la réalité de cette *Jeanne d'Arc* grecque ...

Dès la naissance elle connut l'adversité : elle vit le jour à Constantinople, dans la prison où mourut son père, elle revint avec sa mère à Hydra où celle-ci fut confrontée aux problèmes du veuvage et contrainte de s'installer à Spetses avec sa fille dans des conditions difficiles. Au remariage de sa mère avec un notable Spetsiote, elle devint l'aînée d'une fratrie de huit demi-frères et sœurs, une *petite mère* comme on a l'habitude de dire, de quoi vous donner de l'autorité ... La maison, en l'absence du beau-père souvent parti en mer, vivait sous l'autorité des femmes, c'est-à-dire de sa mère qui devait obéir à sa belle-mère. Elle vivait désormais dans le confort matériel et reçut à la maison des éléments d'éducation.



En 1788, on la maria à dix-sept ans avec un capitaine spetsiote qui mourut en combattant les pirates en 1797. La voilà veuve à vingt-neuf ans, mère de trois enfants. Elle se remaria quatre ans plus tard en 1801 avec un très riche armateur, toujours spetsiote, Dimitrios Bouboulis, veuf et père de trois enfants. Cette union correspondait aux usages, dans un monde où une femme seule, encore jeune, doit se remarier pour ne pas être en butte aux critiques, et où un homme veuf doit trouver une nouvelle épouse pour gérer ses enfants. Elle en enfanta trois de plus. Il mourut en 1811 en combattant lui aussi les pirates au large de Lampedusa. La voilà à nouveau veuve, responsable d'une famille de neuf enfants. Elle avait désormais quarante ans et un statut de veuve extrêmement riche, Kyra Boubouli. Nul besoin de se remarier, point de rumeurs ... elle avait un fils adulte, capable de protéger son honneur.

*Protéger* Kyra Boubouli ? La vie menée jusque là lui avait suffisamment trempé le caractère, la rendant énergique et déterminée, habituée à réagir et à décider, en un mot, autonome et capable de commander. Elle l'avait dotée aussi d'une solide fortune et de relations influentes. Elle devint *kapetanissa* sur le bateau hérité de son mari, avec son fils au gouvernail ... et nul besoin de douter de l'ardent

patriotisme de celle dont le père était mort dans les prisons du Sultan, pour s'être engagé dans l'expédition des frères Orloff, un des prémices de l'insurrection grecque.

Mon but n'est pas de poursuivre le récit de la vie de Bouboulina, largement développé dans un autre article du bulletin, mais de souligner à quel point son destin fut hors du commun, si extra-ordinaire pour une femme. Libérée de la tutelle masculine depuis dix ans, libre ainsi d'utiliser sa fortune, elle put s'engager dans le combat, armer des bateaux et mobiliser les Spetsiotes, en particulier lors du blocus de Nauplie. Plus tard elle rencontra Kolokotronis au siège de Tripolitsa, et fit montre de la même capacité que lui à mobiliser les combattants, mais aussi de la même impassibilité devant la violence et de la même rapacité. Et ils marièrent leurs enfants dans Nauplie libérée.

Elle ne mourut pas au combat mais sur le balcon de sa maison à Spetses. où elle s'était repliée depuis un an, chassée par les événements de la guerre civile entre membres de l'insurrection. Son fils Yannis s'était épris d'une jeune fille Eugénia, promise par son père à un autre, du clan Mexis. Il l'enleva et ils s'enfuirent. Le père de la jeune fille et celui du promis réunirent les hommes de leurs clans pour venir reprendre Eugénia et demander réparation de l'honneur familial bafoué. La discussion tourna mal, un coup de feu fut tiré, frappant la Bouboulina en plein front. Ces questions d'honneur se réglait d'ordinaire entre hommes. On ne sut jamais qui avait tiré, du moins cela ne filtra pas. La loi du silence joua. Entre clans, on ne se dénonçait pas, on réglait les problèmes directement.



Cela perdura longtemps dans certaines régions comme le Magne. J'ai une amie grecque, sensiblement de mon âge, dont le grand-père maniotte dut quitter définitivement son village à quatorze ans, pour échapper à son sort de prochaine victime du *prix du sang*. Il s'installa en Grèce continentale et ne revint jamais chez lui. Sa petite fille ne sut jamais pourquoi exactement il avait dû fuir.

La question reste d'actualité. Parmi les jeunes hommes afghans, entre autres, réfugiés en Europe ces dernières années, il en est qui ne fuient pas les conflits, mais l'oppression familiale ou clanique qui conditionne leur vie affective : mariage arrangé, amours impossibles, crimes d'honneur. J'emprunte à Wikipedia cette définition éclairante de la culture de l'honneur : *Dans certaines sociétés, l'honneur en plus d'être une vertu, est considéré en tant que statut et pouvoir. Il relève du respect, est une priorité et organise la vie sociale. C'est notamment le cas dans les sociétés méditerranéennes, au Moyen-Orient et dans les cultures arabes, en Inde, au Pakistan, en Amérique latine et dans le Sud des États-Unis. Dans ces cultures, la générosité, l'hospitalité et la loyauté sont des valeurs essentielles. Les normes d'honneur s'appliquent tant aux hommes qu'aux femmes, tous deux ont d'ailleurs des rôles et des comportements spécifiques à adopter. La réputation de l'homme est basée sur sa capacité à protéger sa famille et ses biens. Il doit se montrer fort, dur, peu disposé à tolérer une menace ou une insulte et prêt à recourir à la violence pour protéger sa réputation. La femme, quant à elle, doit faire preuve de modestie, de pudeur et éviter les attitudes qui pourraient menacer la réputation familiale.*

On peut constater que Bouboulina ne doit pas sa réputation au comportement attendu d'une femme dans la société traditionnelle méditerranéenne. Cela dit son rôle réel semble avoir été largement amplifié par la tradition populaire. Sa renommée profite désormais au commerce local, les ferrys ne déchargent plus à Spetses que des touristes, et la photo de 1868 montrant le port empli de grands voiliers éveille la nostalgie.



*L'héroïne de Mykonos, Mando Mavrogenous*  
Lithographie d'Adam Friedel, Londres, 1825

## **Mando Mavrogenous**

1796-1840

Je fus très déconcertée en écoutant la lecture de la lettre de Mando aux Parisiennes dans notre bus. Comment avait-elle pu écrire cette lettre depuis Mykonos ? Dans quelle langue ? Pourquoi aux Parisiennes ? Le contenu et la rhétorique me faisaient douter de son authenticité.

Les Mavrogénis étaient une grande famille phanariote originaire de Paros, qui s'était progressivement élevée dans l'administration ottomane. Le grand-père maternel de Mando, notable de Mykonos, possédait une énorme fortune. Il était le frère de Nikólaos Mavrogénis, souverain de Valachie, dans l'armée duquel servait le père de Mando.

Elle naquit en 1796, à Trieste, ville alors autrichienne, où son père, membre de la *Philiki Etaireia* s'était installé à la mort du grand-oncle de Mando, exécuté sur ordre du sultan Selim III. Elle fut élevée à l'européenne et reçut une éducation poussée, étudia l'histoire, la philosophie et, outre le grec, parlait anglais, français, italien et turc. Elle pouvait donc écrire aux philhellènes anglaises et françaises directement dans leur langue.

Bien sûr elle pouvait aussi s'adresser à ses pairs, des femmes vivant en milieu urbain, dans le même environnement social qu'elle ; éduquées, fortunées, liées par la famille et les relations à l'élite masculine, elles pouvaient avoir de l'influence sur les hommes de leur entourage et se mobiliser pour la cause grecque. Nombre de femmes, liées aux membres de la *Philiki Etaireia*, participaient déjà à la préparation de l'insurrection à Constantinople, à Vienne, dans les îles Ioniennes et dans les villes où vivait une communauté grecque.

En 1809 la famille retourna à Paros, puis à Tinos. A la mort de son père en 1818, son oncle, un pope respecté, la protégea et l'aurait initiée à la *Philiki Etaireia*. Elle se rendit avec lui, dès le début du soulèvement, à Mykonos où elle incita les notables à s'engager et à organiser la défense de l'île. Devenue extrêmement riche, elle allait consacrer tout l'héritage de son père et toute son énergie au service de la guerre d'indépendance.

Comment cette lettre fut-elle transmise aux Parisiennes ? Je n'ai pas trouvé de trace de manuscrit. J. Ginouvier la publia à Paris, en 1825, à la suite d'une *nouvelle historique et contemporaine* intitulée Mavrogénie ou L'héroïne de la Grèce. Mando y est décrite telle que la voyaient les écrivains philhellènes romantiques de son temps. Cette publication, immédiatement épuisée, rééditée à Paris en 1826 fit la renommée de l'héroïne dans toute l'Europe. Une troisième édition suivit en 1830, à la fin de la guerre. Le portrait réalisé par A. Friedel en 1825, fut largement diffusé à Paris tout comme à Londres.

Quant au contenu de la lettre, je doute de son authenticité, certains historiens aussi, mais je n'ai pas d'éléments pour l'affirmer. Elle me semble plutôt écrite par Ginouvier lui-même. Non que Mando ne puisse maîtriser l'art de la rhétorique, les étrangers qui la rencontrèrent furent frappés par son éloquence, mais le contenu paraît étrange, particulièrement la question initiale : *Une fille simple, élevée sur un rocher, nourrie dans l'affliction, ne respirant que le patriotisme, sera-t-elle entendue d'une foule de dames plongées dans les délices de la vie, entourées dès leur enfance de tous les prodiges de l'esprit humain, ornées par le luxe, amusées par les arts, accoutumées à l'élégance des manières, à l'atticisme du discours ?* Une fille simple, élevée sur un rocher, Mando ? Qui craint de ne pas être entendue par les Parisiennes ? N'est pas elle-aussi entourée depuis l'enfance de ce qui lui permet de s'adresser à elles ?

La lettre s'appuie sur des stéréotypes : la Parisienne frivole qu'elle feint de découvrir, à laquelle elle demande d'user de ses charmes auprès de l'homme aimé, d'être *au nom de l'humanité*, [...] *plus empressée de lui faire prendre une résolution honorable que d'en obtenir un cachemire*. Elle critique vertement et très longuement les hommes d'état et le fonctionnement politique de la France. On perçoit sous-jacents les débats du philhellénisme français.

Ce qui sonne plus juste, c'est la demande de ne pas intervenir directement dans le conflit aux côtés des Ottomans : *Les Grecs, faits pour la liberté, ne sauraient la devoir qu'à eux-mêmes ; aussi je n'implore point votre assistance pour que vous disposiez vos compatriotes à nous envoyer des secours, mais seulement pour les détourner d'en envoyer à nos ennemis. La sainte alliance s'est proposé de maintenir la légitimité des princes chrétiens : le sultan est un prince infidèle, et il n'a jamais été souverain légitime*. On le sait, la Sainte Alliance cherchait à empêcher tout mouvement révolutionnaire en Europe et entretenait des relations diplomatiques et commerciales avec la Sublime Porte. Elle ne voyait pas d'un très bon œil l'insurrection grecque, de même que certains riches commerçants des îles hésitèrent au départ à se lancer. Ils avaient beaucoup à perdre et se souvenaient de l'échec des révoltes antérieures.



En 1821 Mando avait 25 ans. Maxime Raybaud, officier du corps des philhellènes français, qui passa au cours de cette année-là à Mykonos raconte dans ses Mémoires : *"Mlle Manto Mavrogenous nous a demandé de passer une soirée chez elle. Un grand cercle s'est réuni avec les personnes les plus importantes de l'île et ce fut une agréable soirée avec danse et jeux. Miss Manto est douée d'une grande douceur de caractère, mais lorsqu'elle parle de la libération de sa patrie, elle prend vie, sa voix s'élève et ses mots coulent avec une telle éloquence inspirée que personne ne se lasse de les écouter."* Les mœurs des habitants de cette île étaient déjà très influencées par celles des Européens. L'aristocratie y organisait des fêtes pour danser et des représentations théâtrales, où se nouaient librement des liens, y compris avec les gens du peuple. Selon les voyageurs, les femmes de Mykonos se distinguaient par leur intelligence, leur absence de timidité, leur spontanéité et leur vivacité.



Quelle fut la participation de Mando au combat ? Elle finança le siège de Karystos en Eubée, organisa personnellement des opérations dans le Pélion et la Phocide, payant la solde des soldats. Elle arma des bateaux pour lutter contre des pirates qui menaçaient Mykonos et d'autres Cyclades, puis pour repousser une attaque turque. Elle envoya des soldats à Tripolitsa, aux Dervenakia et sur d'autres batailles. Elle soigna deux-mille survivants du premier siège de Missolonghi. Il semble qu'elle ne combattit pas personnellement, mais reçut de Kapodistrias en 1830 une pension et le grade de lieutenant général.

En 1823 elle quitta Mykonos pour Nauplie avec son oncle, son frère et ses servantes. Elle s'éloignait ainsi des reproches de sa mère et de sa sœur qui désapprouvaient ses choix, et se rapprochait du cœur des événements. Elle y rencontra Dimitrios Ypsilantis, ils tombèrent amoureux et se fiancèrent, contrairement à l'usage des mariages arrangés par les familles. Mais le contexte de la guerre, le déplacement incessant des gens et la menace permanente de la mort modifiaient les rapports sociaux et libéraient les mœurs. Ruinée par l'incendie de sa maison à Nauplie, Mando partit vivre avec Ypsilantis à Tripoli où il s'était retiré. Il rompit en 1825. Les sources divergent sur les raisons.

L'un des camarades d'Ypsilantis, avait décrit à Maxime Raybaud un incident concernant Mando : *Lorsque Dimitrios Ypsilantis a exprimé son intention d'épouser Miss Mavrogenous, ses compagnons l'ont emmenée, pendant une courte absence de Dimitrios Ypsilantis à Nauplie, l'ont mise sur un navire et l'ont envoyée sur son île, la menaçant si elle revenait. À son retour, Ypsilantis était très en colère et a été malade pendant plusieurs jours parce qu'il aimait Miss Mavrogenous, mais il a pardonné à ses compagnons et, pour autant que je sache, il n'a jamais revu sa petite amie.* Un autre des camarades d'Ypsilantis *"attribuait ce comportement brutal des compagnons aux préjugés orientaux de l'époque, en tant que belle et jeune femme accompagnant Ypsilantis au camp, un sentiment mutuel entre deux jeunes, scandalisait et effrayait les hommes de l'époque en Orient."* L'anecdote, si elle manque de vraisemblance, me paraît révéler le réel choc culturel entre les militaires phanariotes, les philhellènes et les guerriers traditionnels, les chefs de clan.



Elle vécut à Nauplie jusqu'en 1832 puis retourna à Mykonos. Elle passa ses trois dernières années dans la misère et dans l'oubli à Paros où elle mourut en 1843 de la typhoïde, à quarante-quatre ans. Elle fut enterrée dans la cour de l'église de Panagia Ekatontapyliani, aux frais de l'État, elle qui avait consacré toute sa fortune au combat du peuple grec pour l'indépendance. Les historiens grecs du XIXe siècle l'ignorèrent. En 1896, T. Blancard publie un ouvrage consacré aux Mavrogenis et développe la biographie de l'héroïne. La version grecque de la Lettre figure dans un article du *Nea Estia* (Athènes, Mars 1966) : Mando l'aurait confiée à deux officiers français qui l'auraient transmise à Ginouvier.

Les deux héroïnes de 1821 appartenaient à l'élite locale de leur époque, qui prospérait dans les milieux urbains des îles, soit dans la marine marchande en plein essor, soit au sein de très anciennes familles liées aux Phanariotes. Libérées de la tutelle masculine, elles profitèrent de leur héritage pour financer des actions extraordinaires et totalement inhabituelles pour des femmes. La Bouboulina et Mando se firent un chemin, le leur, dans un univers d'hommes et leur renommée fut telle qu'elle enflamma le mouvement philhellène qui réussit à mobiliser formidablement l'opinion publique occidentale et à contraindre les Puissances étrangères à intervenir ...

Et les femmes anonymes ?

Je laisse la parole à Mando : *Cependant, voyez la guerre promenant l'affreuse mort sur nos campagnes désolées ; voyez dans nos villes désertes le deuil des familles, une mère pleurant un fils mort dans les combats, ou une fille outragée et emmenée en esclavage.* Depuis l'antiquité les vainqueurs pratiquaient le viol et l'esclavage pour asservir les vaincues, et cela perdure dans certains conflits contemporains ...

Le pillage des villes après leur chute donnait lieu à des atrocités sans nom de part et d'autre. Le mouvement des Lumières avait initié en Occident les Droits de l'homme et l'abolition de l'esclavage. Au début du XIXe siècle, dans l'Empire Ottoman, l'esclavage restait une pratique légale et usuelle, donnant lieu à un commerce très lucratif. Des centaines de milliers d'esclaves venus d'Afrique ou du Caucase circulèrent sur les mers et dans les ports ottomans. On estime à 17 000 environ le nombre de ceux qui entrèrent chaque année dans l'Empire Ottoman dans les soixante-dix premières années du XIXe siècle et ils représentaient encore 5 % de la population à la fin du siècle. Les vainqueurs s'enrichissaient donc par la vente des femmes et des enfants.

On comprend pourquoi les habitantes de Missolonghi, comme tant d'autres, préférèrent mourir plutôt que de se rendre. En parcourant le Jardin des Héros, une profonde émotion m'a saisie en découvrant la tombe d'un combattant, mort sous le commandement de Kitsos, frère de Kyra Vassiliki. La pierre indique son nom, la présence de son épouse et de ses filles, mortes lors de la sortie de la citadelle, sans les nommer, et le prénom de ses quatre garçons, avec le lieu de leur mort au combat...



*Dès lors le siège fut mené avec vigueur ; la trahison s'en mêlant, les Méliens se rendirent aux Athéniens. Ceux-ci massacrèrent tous les adultes et réduisirent en esclavage les femmes et les enfants. Dès lors, les Athéniens occupèrent l'île où ils envoyèrent ensuite cinq cents colons.*  
Thucydide, Guerre du Péloponnèse, 5-116, Ve a.c.

*καὶ κατὰ κράτος ἤδη πολιορκούμενοι, γενομένης καὶ προδοσίας τινός, ἀφ' ἑαυτῶν ξυνεχώρησαν τοῖς Ἀθηναίοις ὥστε ἐκείνους περὶ αὐτῶν βουλευσαί. οἱ δὲ ἀπέκτειναν Μηλίων ὅσους ἠβῶντας ἔλαβον, παῖδας δὲ καὶ γυναῖκας ἠνδραπόδισαν· τὸ δὲ χωρίον αὐτοὶ ᾤκισαν, ἀποίκους ὕστερον πεντακοσίους πέμψαντες.*  
Θουκυδίδης, Ἱστορία του Πελοποννησιακού Πολέμου, 5-116, 5ος αι. π.Χ

Ο αποκλεισμός έγινε ήδη στενότερος και συγχρόνως μερικοί εξ αυτών των πολιτών ήλθαν  
εις μυστικές συνεννοήσεις μετά των Αθηναίων.  
Οι Μήλιοι ηναγκάσθησαν ούτω να παραδοθούν εις την διάκρισιν των Αθηναίων,  
οι οποίοι τους μεν ενηλίκους των παραδοθέντων εφόνευσαν,  
τα δε γυναικόπαιδα κατέστησαν δούλους.  
Και πέμψαντες ύστερον πεντακοσίους εκ των ιδίων πολιτών απώκισαν την νήσον.  
Μεταφραστής: Ελευθέριος Βενιζέλος, Βιβλίον Ε'

## Sources

Bassiliki Lazou, 1821- ΓΥΝΑΙΚΕΣ ΚΑΙ ΕΠΑΝΑΣΤΑΣΗ, [1821 – Femmes et révolution], Athènes, Dioptra, 2021

IFG (Institut Français Grèce) / BNF : Exposition virtuelle La Grèce, par amour 1821-2021  
Les femmes sur tous les fronts  
<https://1821.ifg.gr/fr/chapitre-2/#article2>

Denys Barau Revue Clio n°53  
Femmes dans la guerre d'indépendance grecque : la vision des philhellènes (1821-1829)  
<https://www.cairn.info/revue-clio-femmes-genre-histoire-2021-1-page-151.htm>

Bibliothèque des archives historiques et culturelles de l'Argolide : <https://argolikivivliothiki.gr/>  
– [Bouboulina](#)  
– [Mando](#)

J. Ginouvier,  
- Présentation sur le site de l'exposition du Musée Historique National  
<https://www.antikrizontas-tin-eleftheria.gr/ekthemata/j-f-t-ginouvier-mavrogenie-ou-l-heroine-de-la-grece/>

- Texte intégral sur Gallica  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15024182/f10.item.r=Ginouvier>

Traduction grecque de la lettre de Mando : Archive du Centre National du Livre  
<http://www.ekebi.gr/magazines/showimage.asp?file=107049&code=6287&zoom=800>

Les illustrations proviennent de Wikimedia Commons et sont libres de droit.  
J'ai aussi travaillé à partir des articles de Wikipedia en grec, anglais et français et j'ai systématiquement vérifié les références. J'espère ne pas avoir commis trop d'erreurs. Merci de me les signaler